

# Recension : “La Nouvelle Guerre froide”, un livre de Gilbert Achcar

jeudi 15 juin 2023, par [HORE Charlie](#) (Date de rédaction antérieure : 12 juin 2023).

**Charlie Hore examine d'un œil critique le dernier ouvrage de Gilbert Achcar sur la Chine, la Russie et les États-Unis.**

**Gilbert Achcar. *The New Cold War : The US, Russia and China from Kosovo to Ukraine* (La nouvelle guerre froide : les États-Unis, la Russie et la Chine du Kosovo à l'Ukraine). Westbourne Press, 2023. 368 p., £16.99. [Pas d'édition française.]**

Sommaire

- [Russie et Chine](#)
- [Vivons-nous une nouvelle \(...\)](#)

Même avant l'invasion russe de l'Ukraine, il était devenu courant de parler d'une « nouvelle guerre froide » entre les États-Unis, la Russie et la Chine. La « fin de l'histoire » qui a suivi l'effondrement du mur de Berlin et de l'URSS a duré moins de dix ans. De la guerre du Kosovo à l'Irak en passant par l'Afghanistan, les trente dernières années ont vu les grandes puissances du monde en guerre ou se préparant à la guerre.

Gilbert Achcar, universitaire socialiste de longue date et prolifique, dont les [travaux](#) se concentrent principalement sur le Moyen-Orient, affirme avoir inventé le terme pour décrire la confrontation entre l'OTAN et la Russie au sujet du Kosovo. Dans ce livre très détaillé, il développe cet argument plus longuement, en y ajoutant la croissance des tensions entre les États-Unis et la Chine. La première partie de *The New Cold War* date de la fin des années 1990, tandis que la seconde a été rédigée récemment, mais les deux s'imbriquent bien pour offrir un argument cohérent, même s'il n'est pas toujours convaincant.

Une grande partie du livre expose la manière dont les États-Unis ont étendu leur influence militaire et politique en Europe de l'Est et dans le Pacifique, en tant que cause principale de l'augmentation des tensions internationales entre la « triade stratégique » des puissances mondiales : les États-Unis, la Russie et la Chine. Comme il le fait remarquer : « *Le niveau actuel du budget de la défense des États-Unis correspond rationnellement à l'aspiration des États-Unis à l'expansion impériale et à l'hégémonie mondiale exclusive* » (p. 77). Cela a été écrit en 1997, mais cela reste vrai aujourd'hui, malgré une réduction éphémère du budget à la suite du retrait définitif des forces américaines d'Irak en 2012.

En Europe, cette expansion a pris la forme de l'OTAN qui englobe la majeure partie de l'Europe de l'Est, tandis que le processus dans le Pacifique a été plus incertain, les États-Unis étant beaucoup plus dépendants de leurs alliés (en particulier le Japon), qui ont leurs propres relations contradictoires avec la Chine à prendre en compte. Le processus dans le Pacifique a également été perturbé par les guerres en Afghanistan et en Irak, qui sont étonnamment peu mentionnées (l'Irak ne figure même pas dans l'index), bien que l'auteur reconnaisse qu'à cause de ces guerres, « à partir

*d'Obama, les États-Unis ont surtout recouru à une guerre à distance lâche, menée le plus souvent sous le radar » (p188).*

Toutefois, il aurait été utile de souligner l'écart entre les aspirations impériales des États-Unis et leur portée réelle, qui dicte la dépendance croissante à l'égard des alliés, et les tensions qui en découlent. [Comme Chris Harman l'a soutenu en 2003](#), dans un correctif utile à la vision des États-Unis en tant qu'hégémon tout-puissant :

*« [L]e résultat ne sera jamais satisfaisant pour le capitalisme américain. Il ne peut pas tirer suffisamment de bénéfices de l'impérialisme en termes de liquidités brutes pour compenser ses dépenses comme l'ont fait les capitalismes européens il y a un siècle. Il ne peut pas non plus compter, comme il a pu le faire pendant la Seconde Guerre mondiale et les premières années de la guerre froide, sur des dépenses militaires lui permettant de prospérer grâce à un boom prolongé... Pour ces raisons, les États-Unis triomphants restent des États-Unis faibles. Les dissensions avec les autres puissances se poursuivront, même si elles alterneront entre gestes de défi et actions de reptation. »*

## Russie et Chine

Achcar décrit en détail l'ascension de Vladimir Poutine, conséquence directe de la « thérapie de choc » néolibérale infligée à l'économie russe dans les années 1990, et montre que la belligérance croissante de M. Poutine est en grande partie une réaction à l'élargissement de l'OTAN à l'Europe de l'Est. Comme il le dit, la principale préoccupation des dirigeants russes est devenue de sauvegarder au moins une couche d'États comme zone tampon entre leur pays et l'OTAN (p. 133), une ambition qu'il fait remonter à Staline et plus généralement au nationalisme d'une puissance coloniale dans la continuité territoriale de l'immense empire qu'elle dirigeait depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle (p. 129), qui a vu cet empire érodé à la fois par des révoltes dans les nations « subordonnées » et par des puissances extérieures. Ses comptes rendus des guerres en Tchétchénie, en Géorgie et en Syrie les considèrent comme des tentatives de maintenir ou de rétablir ce contrôle.

La combinaison de ces deux facteurs a également conduit à la décision catastrophique d'envahir l'Ukraine. Achcar est clair : expliquer le contexte plus large de l'expansion de l'OTAN et de la réaction militariste russe n'absout en rien Poutine de l'invasion, mais nous aide plutôt à comprendre ce qui y a conduit. Il ne tente pas de raconter la guerre elle-même, ni de prédire comment et quand elle pourrait se terminer, mais souligne un certain nombre de conséquences qui se sont retournées contre Poutine : les revers économiques et l'affaiblissement de la puissance militaire de la Russie, mais aussi le renforcement du nationalisme ukrainien et de l'OTAN. Il écrit que la guerre a « ...ressuscité la raison d'être de l'OTAN bien au-delà de ce que Washington avait réussi à obtenir à cet égard grâce à tous ses efforts depuis la chute de l'URSS » (p236).

Le chapitre sur la Chine est moins satisfaisant. Cela s'explique en partie par le fait qu'Achcar reprend [l'opinion de Walden Bello](#) selon laquelle *le jury n'a toujours pas tranché* sur la question de savoir si la Chine est encore une puissance impérialiste - et ce malgré le fait que la Chine est non seulement la deuxième économie mondiale, mais aussi [le plus grand exportateur](#) et [le deuxième importateur](#), ainsi que le deuxième plus grand exportateur de capitaux. La Chine a également suivi l'Occident en considérant le Sud mondial principalement comme une source de matières premières à extraire avec un souci minimal des dommages causés à l'environnement, comme le montre pour l'Afrique l'ouvrage de Lee Wengraf [Extracting profit](#). Comment et quand la Chine est devenue une puissance impérialiste n'entre pas dans le cadre de cette étude - un bon aperçu est donné par l'article récent de Pierre Rousset, [La Chine, nouvel impérialisme émergé](#).

En outre, il ne fait aucun doute que l'expansion de la Chine s'est faite par le biais de son intégration dans l'économie mondiale existante - la Chine a été le plus grand contributeur à la croissance économique mondiale après 2008, et le [FMI prédit](#) qu'il en sera de même au cours des cinq prochaines années. Comme l'a fait valoir l'économiste Ho-fung Hung dans *The China Boom* (2015) :

*« Le boom chinois a été tributaire de l'ordre néolibéral mondial, qui repose sur l'expansion et la circulation transnationale sans entrave des biens et des capitaux, et il est dans l'intérêt direct de la Chine de maintenir le statu quo, même si elle pourrait chercher à modifier l'équilibre des pouvoirs au sein de cet arrangement... La Chine est davantage un fondement du statu quo mondial et de ses contradictions qu'un défi et une solution à ce statu quo. »* (p5)

Les marxistes, depuis Lénine, Boukharine et Luxemburg, considèrent l'impérialisme comme un produit nécessaire de l'expansion d'un capital national au-delà de ses frontières, avec en conséquence la tendance que les tensions économiques entre capitaux concurrents de se transformer en conflits politiques et militaires entre États. Si la Chine pouvait devenir une grande puissance capitaliste pleinement intégrée à l'économie mondiale sans devenir impérialiste, cela poserait la question de savoir s'il existe une relation nécessaire entre le capitalisme et l'impérialisme - une question qu'Achcar n'aborde pas.

La deuxième raison, liée à la première, est que le récit d'Achcar se concentre presque entièrement sur les tensions politiques et militaires entre les États-Unis et la Chine, en particulier au sujet de Taïwan, sans accorder beaucoup d'attention aux relations économiques entre les deux pays, qui sont à l'origine de ces tensions. Il s'agit d'une grave omission, car il n'est pas possible de comprendre les positions souvent contradictoires adoptées par les États-Unis à l'égard de la montée en puissance de la Chine d'un point de vue purement politico-militaire - la clé de cette relation est que le capitalisme américain s'appuie à la fois sur la croissance économique de la Chine et la craint, ce qui n'a jamais été le cas de la rivalité entre les États-Unis et l'URSS.

Bien que la [présence militaire américaine en Asie de l'Est s'étende](#), elle reste beaucoup moins importante qu'à l'époque de la guerre de Corée ou de la guerre du Vietnam. Un important mouvement social a forcé la fermeture des deux plus grandes bases américaines aux Philippines au début des années 1990. Et bien qu'une présence militaire beaucoup plus réduite soit revenue depuis, il convient de rappeler que le « pivot vers l'Asie » d'Obama n'a pas réussi à diminuer la puissance et l'influence de la Chine, comme le note Achcar. Il n'existe pas non plus d'équivalent de l'OTAN en Asie. La SEATO, qui n'a jamais compté que trois nations asiatiques parmi ses membres, a été dissoute en 1977. Les États-Unis sont confrontés à des défis politiques bien plus importants en matière d'expansion militaire qu'en Europe de l'Est, en grande partie parce que les États d'Asie de l'Est et du Sud-Est sont pris entre la crainte de l'expansion de la Chine et la dépendance économique vis-à-vis de cette dernière, ce qui n'est pas le cas de l'Europe de l'Est et de la Russie.

Enfin, la description que fait Achcar de l'expansion et de l'agression militaires de la Chine est sommaire par rapport à la place qu'il accorde aux guerres de la Russie. Le problème est que pour comprendre pourquoi les États-Unis réussissent à revenir en Asie du Sud-Est, il est nécessaire de comprendre les antagonismes croissants entre la Chine et tous ses voisins, motivés principalement par les prétentions de la Chine à contrôler des zones de la mer de Chine méridionale situées à des centaines de kilomètres de ses côtes.

## **Vivons-nous une nouvelle guerre froide ?**

L'expression « nouvelle guerre froide » est fermement établie comme raccourci journalistique pour désigner les tensions militaires accrues entre les principales puissances mondiales, mais l'intention

d'Achcar est ici de la proposer comme cadre analytique pour comprendre la dynamique du processus. Sur ce point, je pense qu'il a moins bien réussi.

C'est principalement parce que sa définition se concentre sur la confrontation militaire et le retour de ce qu'il appelle « l'économie de guerre permanente ». Mais le monde d'aujourd'hui a changé du tout au tout depuis la guerre froide classique de l'époque de John le Carré, où le monde était essentiellement divisé en deux blocs opposés dont la concurrence s'exprimait principalement en termes militaires. L'essor de la Chine et d'autres grandes économies du Sud (Brésil, Inde, Corée du Sud, etc.) signifie que les États-Unis et la Russie sont plus faibles qu'ils ne l'étaient à l'apogée de leur puissance, mais aussi que la concurrence économique, politique et militaire entre les grandes puissances est à nouveau imbriquée. Et comme il le fait remarquer à juste titre, « *...la collaboration entre la Chine et la Russie est basée sur la commodité, et non sur l'amour* ». Il n'y a pas de « bloc de l'Est » - et la Chine est clairement la plus puissante des deux sur le plan économique.

En se concentrant sur la compétition militaire entre les trois grandes puissances, il néglige parfois l'importance des autres acteurs du système mondial et omet presque totalement la résistance de la base aux grandes puissances. L'absence d'une dimension économique substantielle signifie que ce qui motive la compétition militaire n'est jamais vraiment expliqué - au mieux, c'est simplement ce que font les grands États ; au pire, c'est « *en grande partie à cause des mauvaises décisions d'un homme particulièrement incompetent [Clinton]* » (p120). La compétition militaire n'est jamais vraiment expliquée.

Pour simplifier, alors que la rivalité entre grandes puissances pendant la guerre froide était principalement motivée par la concurrence militaire et politique, les nouvelles tensions sont motivées à la fois par la concurrence économique et politique pour l'influence sur un Sud mondial transformé - les discontinuités sont plus importantes que les continuités. Il me semble plus utile de considérer le présent comme une nouvelle phase de l'impérialisme, dans laquelle le monde d'avant 1914 est un point de référence aussi utile que la guerre froide, un argument avancé de différentes manières par des auteurs tels que [Ho-fung Hung](#), [Au Loong Yu](#) et [Pierre Rousset](#).

Il ne s'agit pas de suggérer que nous sommes revenus au monde de 1914, lorsque la majeure partie de la planète était directement ou indirectement colonisée par les grandes puissances. Le nouvel ordre mondial impérialiste se caractérise à la fois par des tensions militaires croissantes entre les grandes puissances mondiales, mais aussi par une concurrence économique ainsi que par de multiples interconnexions entre ces puissances et les nouvelles puissances économiques du Sud. *La Nouvelle Guerre froide* fournit un compte rendu détaillé de l'aspect militaire de ces développements, du moins entre les États-Unis et la Russie, mais sa négligence relative de la dimension économique signifie qu'il ne fournit pas l'analyse complète dont nous avons besoin pour nous opposer à l'impérialisme aujourd'hui.

**Charlie Hore**

---

**P.-S.**

Traduction DeepL et Pierre Rousset.